

# Arc-en-ciel et autres transgressions

*Le lait et la viande ne peuvent se consommer ensemble selon la Loi juive. Manger du lait et du porc, c'est transgresser plus encore : l'animal est impur, comme le sont, par exemple, les fruits de mer. Le petit livre de Valérie Mréjen, et le DVD qui l'accompagne montrent des jeunes gens, filles et garçons, qui ont rompu avec le milieu des Haredim dans lequel ils avaient été éduqués, pour choisir une voie solitaire, difficile.*

NORBERT CZARNY

VALÉRIE MRÉJEN

PORK AND MILK

(livre avec un DVD en anglais, français,

allemand et hébreu)

Allia éd., 14 €

Haredim convient mieux qu'orthodoxe ou qu'extrémiste, termes qui renvoient à des pratiques variées, et des positions face à la religion juive, qui n'ont guère de sens en Israël. Haredim évoque la crainte. C'est précisément ce sentiment qui étroit ces jeunes personnes nées à Jérusalem ou Bnei Brak, dans la banlieue de Tel-Aviv. Seules deux personnes qui parlent dans le film sont un peu différentes ; l'une est née et a grandi dans un kibboutz, l'autre, Noam, issu d'un milieu laïc, a vécu plusieurs années à Brooklyn et pendant quatre ans, fréquenté le mouvement Habad, dirigé par le rabbi de Loubavitch dont beaucoup pensaient (et pensent encore) qu'il était un Messie.

Mais ne prenons pas de fausse piste en considérant ce travail de Valérie Mréjen comme un document. La plasticienne, vidéaste et écrivain (1) est partie d'une commande de galerie, à Tel Aviv. Les premières pages de son livre, en

## Ces jeunes en rupture de ban

anglais, français ou hébreu amuseront quiconque est allé en Israël et a entendu ces propos mille fois repris, subi ces interrogatoires de sécurité qu'elle rappelle. Là n'est cependant pas le plus important. Très vite, en effet, elle s'intéresse au milieu religieux, rencontre des interlocuteurs grâce à l'association Hillel, qui s'occupe de ceux qui, abandonnant le monde des pratiquants, se trouvent soudain dans une certaine solitude, confrontés à de nombreuses difficultés. Valérie Mréjen s'intéresse à ces jeunes en rupture de ban, quand le retour au religieux, à la communauté se fait plus massif, plus voyant, plus bruyant. Beaucoup disent la terreur qui les atteint quand ils décident de quitter la famille, le quartier : « J'étais sûr que Dieu lui-même allait descendre et m'arracher le cœur » dit l'un.

Cette peur se retrouve dans le film. Mais ce qui se dégage de ces 52 minutes de témoignages en plans fixes, dans des lieux clos ou ouverts de Tel-Aviv et Jérusalem, c'est la sérénité qu'affichent ces témoins. Ils parlent en hébreu, langue que l'auteur ne connaît pas mais qu'on lui traduit. Elle ne les interroge pas, elle n'a pas de questionnaire type. On sent pourtant qu'un dispositif existe, qu'elle a fixé, avec eux,



VALÉRIE MRÉJEN

un cadre. Jamais rien d'anodin, ni de scandaleux. C'est tout juste si l'un des participants évoque l'arrivée, dans son école talmudique, d'un jeune homme très beau, qui ne laisse pas les autres garçons insensibles. Pour le reste, et l'essentiel, les émotions qu'ils évoquent sont toutes de l'ordre de la poésie. Ainsi de ce garçon qui rêvait de faire du skate, d'en connaître la sensualité. Ou de cette jeune femme, filmée à contrejour parce qu'elle continue, en

compagnie de son mari, de mener une double vie, qui a un jour senti le vent dans ses cheveux. Pour n'importe qui, cela semble anodin, évident. Pas pour elles ou eux.

Dès l'enfance, un garçon trouve refuge dans la cuisine maternelle, pour échapper à l'emprise des hommes qui rient. Il deviendra à son tour cuisinier, et le film montre ses mains, ses gestes du métier. Mais on entend aussi ce garçon voué à devenir chanteur dans une synagogue (on l'entend chanter les prières d'une voix superbe, émouvante) : maintenant « comédien laïc », il raconte avec la fraîcheur que beaucoup n'ont plus, sa première liaison amoureuse. Ou cet autre, considéré comme perdu par les siens, qui s'occupait du cinéma au kibboutz : il collait des bouts de papier sur la pellicule, là où l'on voyait un corps dénudé, un geste prohibé, et coupait le son quand des mots grossiers étaient prononcés. Sorti du kibboutz, il entre dans un cinéma avec l'idée de voir un film sur le monde laïc tel qu'il est : il découvre *Les Temps modernes*, de Chaplin, et l'art avec.

Terminons avec la poésie, une fois de plus. Un jour, Noam, cet adepte du mouvement Loubavitch se promène dans la ville avec ses enfants. Il voit un arc-en-ciel, le leur montre. L'un des fils crie au péché. Cela renvoie à l'épisode du Déluge, nous n'épilguerons pas. Noam comprend alors qu'il n'a plus rien à faire avec ce groupe sectaire. Il rompt, perd le contact avec quelques-uns de ses enfants, mais retrouve la liberté. Celle d'apprécier un arc-en-ciel, par exemple. |

1. *Mon grand-père, L'agrumes et Eau sauvage* ont paru sous le titre *Trois quartiers* avec collection J'ai lu.

